

# La fin du journaliste et du journalisme ?

Éric Le Ray  
MA, DEA, Ph. D.  
Doctorant en psychopédagogie  
Université de Montréal  
[eric.le.ray@umontreal.ca](mailto:eric.le.ray@umontreal.ca)

24-05-21

## Résumé

Le métier de journaliste, et le journalisme disparaissent avec l'ère industrielle. Une nouvelle ère post-industrielle s'impose avec une nouvelle façon de s'informer et d'être informé et avec une nouvelle façon aussi de se former et d'être éduqué aux médias numériques. Il en va de l'avenir du « citoyen numérique », de son « identité numérique » au sein de notre civilisation occidentale et surtout de ses libertés démocratiques individuelles, car nous vivons une recomposition du monde depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

The profession of journalism, and journalism itself, are disappearing with the industrial era. A new post-industrial era is emerging with a new way of informing and being informed and with a new way of training and being educated in digital media. The future of the "digital citizen", of his "digital identity" within our Western civilization, and above all of his individual democratic freedoms, are at stake, because we have been experiencing a recomposition of the world since the end of the 20th century.

## Introduction – vers la septième dimension

Il n'y a plus de journalistes ni de journalisme ! Marc-François Bernier dans son dernier livre affirme qu'il n'y a plus de journalisme, mais plutôt des journalismes (Bernier, M-F, mars 2021). Il faut aller plus loin dans l'analyse. La révolution numérique associée à un fonctionnement de type post-industriel, dont Internet est le cœur, permet à chacun d'entre nous d'être devenu son propre média, sans carte de presse. On assiste, au travers de cette interactivité nouvelle, à la restauration ou au renforcement de la

souveraineté de l'individu (MILLIÈRE, 1994). Chacun peut ainsi émettre de l'information, des données comme il peut en recevoir. Cette situation provoque une guerre entre ce que Edmund Burke (1787) nommait le « Quatrième état » (par rapport aux États des Anciens Régimes, noblesse, clergé et tiers état) (Gill, 2020) que certains comme Balzac ou Beaumarchais, en France, ont traduit par le Quatrième pouvoir médiatique traditionnel (par rapport au pouvoir législatif, pouvoir exécutif et pouvoir judiciaire (Locke 1632-1704) & (Montesquieu, 1689-1755) (Baron, 2018)) associé à la presse écrite attachée à un fonctionnement de type industriel et celui du cinquième pouvoir des gens ordinaires, celui de l'opinion publique.

Cela ne plaît pas aux capitalistes de connivence associés au GAFAM qui soutiennent les pouvoirs en place en échange de services financiers, de subventions directes ou indirectes, ou d'influence sur des événements, comme des élections. La reprise en main du 5<sup>e</sup> pouvoir des gens ordinaires par ces mêmes GAFAM après l'élection de Trump en 2016 est radicale. Ils tentent de maintenir leur pouvoir sur les médias traditionnels propres à l'ère industrielle du quatrième pouvoir tout en soutenant le développement des médias sociaux et leurs réseaux de développement interindividuel, du cinquième pouvoir, dans un contexte d'une société civile hétérarchique émergente propre à une société post-industrielle. Après la période de copiage des anciens médias par les nouveaux médias, comme les GAFAM à l'origine de ce cinquième pouvoir qui leur a échappé un moment, nous vivons une période de coexistence, avant la période de remplacement, qui a déjà commencé dans certains secteurs de l'information ou la gestion du flux numérique est devenue constante et quotidienne.

Le fonctionnement industriel, explique Guy Millière(1994), repose sur la production de marchandises matérielles et implique une utilisation importante de main-d'œuvre dans le secteur produisant ces marchandises matérielles. « Le fonctionnement post-industriel repose sur une production immatérielle (vente de brevets, de services, de savoir-faire) et implique un glissement graduel de la population active vers le secteur correspondant à cette production immatérielle ». Pour Peter Drucker (1993), la logique économique du fonctionnement industriel a toujours reposé sur l'innovation technique,

sur la création, sur la propagation des connaissances ; « les sociétés s'industrialisant ont, au fur et à mesure de leur industrialisation, été de plus en plus étroitement tributaires du développement d'institutions d'enseignement efficaces et de moyens de mise en circulation de l'information performants ». La logique économique du fonctionnement post-industriel, ajoute Drucker, elle, a pour matériau essentiel et presque unique l'innovation, la création et la connaissance ; « les sociétés post-industrielles sont dans une situation de dépendance matricielle par rapport à l'efficacité des institutions d'enseignement et à la performance des moyens d'information » (Drucker, 1993). Le fonctionnement industriel, ajoute, enfin, Guy Millière, « s'est toujours accommodé de processus de centralisation et a pu impliquer par lui-même des processus de centralisation : concentrations sectorielles permettant des économies d'échelle, relations maison mère-filiales, transmission de directives sur un mode unidirectionnel, etc. ». Le fonctionnement industriel a pu aller de pair aussi, précise Millière, avec une division du travail séparant décideurs et exécutants. « Le fonctionnement post-industriel remet en cause fondamentalement les procédures centralisatrices et fait éclater les structures que ce fonctionnement suscitait. Il brise les anciens clivages de la division du travail et fait de chacun un décideur potentiel » (Millière, 1994).

Le phénomène de remédiation est actif, expliquent Bolter et Grusin (2000). Les nouveaux médias copient, vampirisent, les anciens médias avec une période de complémentarité puis de remplacement. La période que nous traversons explique Servanne Monjour (2018) « s'avère passionnante, car elle fait cohabiter, pour quelque temps, l'analogique et le numérique ». L'appartenance corporative, le langage, l'éthique, la prétention à être le chien de garde de la liberté et de la démocratie n'existe plus. L'ère de l'individu et son prolongement technologique à l'ère de l'ordinateur quantique et de l'intelligence artificielle ne laisse plus de place aux pouvoirs intermédiaires et aux métiers de l'ère industrielle même s'ils coexistent encore un moment.

Guy Millière explique que le fonctionnement post-industriel implique un changement d'organisation, car, précise-t-il, la structure pyramidale de l'ère industrielle est condamnée à l'obsolescence au profit du réseau qui permet à tous ses membres

d'apporter leur contribution et leur créativité. En fondant sa réflexion sur les travaux de George Gilder (MIT) et de Peter Drucker, l'auteur précise que la hiérarchie cède la place à l'hétérarchie ce qui se traduit par « une complémentarité synergique de singularités créatives individuelles ». Ainsi chaque individu devient-il son propre entrepreneur via l'exploitation de son capital intellectuel. On change de dimensions comme l'explique Guy Millière dans son livre sur *la septième dimension* (2009). Il y analyse le processus de dématérialisation et le passage de l'analogique au numérique, de l'atome au photon, la lumière, qui annonce une quatrième révolution post-industrielle, celle de l'économie de la connaissance et des services.

Millière interprète cette logique d'ensemble comme un passage vers une sixième dimension : « Aux quatre dimensions qui structure l'espace-temps, à la cinquième dimension qui concerne les déplacements dans les quatre dimensions de l'espace-temps, s'ajoute la dimension constituée par la réalité virtuelle où l'on est dans l'univers du Web ». Ainsi la société post-industrielle semble-t-elle se fonder, ou « se recomposer », sur cette sixième dimension avec un ensemble d'entreprises « plateforme » fonctionnant d'une façon hétérarchique. Guy Millière prévient que si les sociétés continuent à exister en valorisant une analyse en quatre ou cinq dimensions avec une nostalgie de l'ère industrielle, sans intégrer le caractère « globalement révolutionnaire » de la sixième dimension nous risquons le déclin.

Alors qu'on apprenait depuis les origines le métier de journaliste sur « le tas », c'est par la formation que le journaliste et le journalisme ont perdu une crédibilité professionnelle et surtout une légitimité, car cette formation reste attachée à l'univers industriel. Le journalisme et le journaliste à notre sens tendent à disparaître même s'ils tentent de survivre grâce aux subventions pour maintenir un quatrième pouvoir illusoire associé à un passé révolu. C'est dans le secteur de la formation que se trouvait l'avenir du métier de journaliste. On a loupé le coche ! On n'a pas su assumer ce rôle et on s'est perdu en route à cause de l'aveuglement idéologique, des crispations de professionnels qui se sont réfugiés et se sont perdus dans les bras de l'État, des subventions publiques et du corporatisme autojustificateur. La crainte d'Aldous Huxley exprimée dans *le meilleur*

*des mondes* s'est réalisée, la vérité est noyée dans un océan d'insignifiance (Neil Postman, 1985) par la tyrannie du plaisir et de la connivence (Roucaute, 1991).

### **La formation des journalistes et les enjeux autour de la qualité du contenu de l'information**

La sortie du livre d'Ivan Chupin en 2018 sur les écoles du journalisme en France avec une approche sociologique originale nous permet de réagir et de partager une réflexion plus générale sur le journalisme dans cet article. Cette réflexion **est** valable aussi pour la presse au Québec et plus largement en Amérique du Nord ou ailleurs dans le monde, car la révolution du numérique n'épargne aucun continent.

Le livre de Chupin est organisé en deux parties. La première partie porte sur « Le triomphe de la scolarisation du journalisme (fin du XIX<sup>e</sup> siècle-milieu des années 1970, p. 23) ». C'est le temps de la formalisation, de l'organisation, de la réglementation et de l'apparition d'un certain équilibre dans un nouveau système technique (Bertrand Gilles, 1978) associé à l'apparition d'un nouveau métier, le journaliste, et à la production de l'information de masse sur rotative. Une production enracinée dans la seconde révolution industrielle qui émerge à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle s'appuie elle-même sur la première révolution industrielle, celle du Moyen Âge et du temps de la typographie de Gutenberg et de la maîtrise des voyages sur les eaux et des énergies associées au vent et à la force des hommes.

La seconde partie est « Le temps des crises : dérèglements et nouvelles règles pour la formation des journalistes (Chupin, p. 151) », qui semble exprimer une réaction du « système technique de la presse du quatrième pouvoir traditionnel » face au système technique associé à la révolution numérique du « tout-en-un » d'une société post-industrielle émergente qui vient le remplacer. Après une période de copiage, puis de coexistence entre deux périodes, celle de la première révolution industrielle avec la seconde, on assiste à un remplacement au cœur de la société évolutive qui émerge de la société traditionnelle avec en perspective une troisième révolution autour de l'informatique, du numérique et de l'intelligence artificielle. C'est le temps du goulet

d'étranglement où le système technique attaché à l'ère industrielle approche de sa fin. Il n'est plus adapté au monde de l'instantané, de la révolution numérique, de l'interactivité, du retour immédiat, et du cinquième pouvoir des gens ordinaires (Éric Le Ray, 2017) rendu possible par cette révolution technologique associée à une révolution sociale. L'équilibre laisse place au déséquilibre avec, en perspective, l'apparition d'un nouveau système technique qui émerge pour retrouver un autre équilibre. Une stabilité utopique, car le changement, la révolution perpétuelle, est la norme à l'image de l'être humain, perfectible, créatif et innovant constamment.

Les journalistes produisent le contenu des médias du quatrième pouvoir attaché au monde industriel. Mais ces journalistes et ces supports ne sont plus adaptés au monde post-industriel du 5<sup>e</sup> pouvoir des gens ordinaires. On remonte ainsi le temps avec Chupin en exposant les débuts des écoles de journalisme à Paris entre 1895 et 1945. Après la Seconde Guerre mondiale, jusqu'aux années 1970 puis 1990, on assiste à l'apparition d'une phase fusionnelle entre formation, profession et formation continue avec la concurrence de l'université, qui se lance également dans la formation des journalistes. L'apparition de la première école en France, au XIX<sup>e</sup> siècle, est associée, on l'oublie trop souvent, à l'augmentation chez les individus du niveau de scolarité et à une vague d'alphabétisation sans précédent dans l'histoire humaine. Jean-Yves Mollier (2001) nomme cela la révolution silencieuse, celle des mots, de la lecture et de l'écriture, à partir des années 1810 et 1830, où l'école va devenir obligatoire. C'est la période du mouvement de « La connaissance utile », cher à Pierre Albert (1984) et Jean-François Revel (1988), et des débuts d'Émile de Girardin dans la presse, puis de ceux d'Hippolyte-Auguste Marinoni (1923-1904) avec sa rotative qui va permettre l'apparition des médias de masse. Ce dernier débuta chez Girardin, l'auteur de la loi de 1881, sa carrière de mécanicien avant de devenir le « Napoléon de la presse » (Éric Le Ray, 2009) que l'on connaît autour du quotidien populaire *Le Petit Journal*. Ils sont tous les deux des fondateurs de la presse moderne en Occident et du modèle économique qui va dominer cette industrie jusqu'à l'arrivée du numérique et de l'IA aujourd'hui qui remettent en cause ce modèle.

Pour que la presse se développe, il faut des lecteurs, mais également des auteurs. Ils viennent, dans un premier temps, souvent du monde de la littérature et de la noblesse ou de la haute bourgeoisie qui savent écrire, ce qu'Ivan Chupin traduit par avoir des « dispositions sociales » (Chupin, p. 9). Le recrutement pour les premiers publicistes, ceux qui rendent publique l'information, est donc assez large au départ, puisqu'on peut en apprendre les rudiments du métier « sur le tas » sans passer par une école, et cela pendant près de deux cents ans. C'est encore un peu vrai aujourd'hui. On entre ainsi au cœur de l'objectif de ce livre qui vise, comme l'indique Ivan Chupin, « à comprendre comment le journalisme est-il parvenu à se scolariser alors même que la plupart des professionnels considéraient à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qu'il était possible de l'apprendre directement “sur le tas ?” selon l'expression employée par les acteurs (Chupin, p. 9)», et ce jusqu'à aujourd'hui. Ce fut le cas depuis l'Antiquité chez les Grecs, avec les crieurs qui annonçaient les événements locaux, ou les Romains, avec la tradition écrite avec les *Acta Diurna*.

On peut regretter dans cet ouvrage un manque de perspective historique sur l'aspect technique pour faire le parallèle avec la crise actuelle du métier de journaliste et les changements technologiques que l'on observe aujourd'hui par rapport à ceux que l'on a connus hier. Des changements techniques ont eu lieu comme le passage chez les « ours », les imprimeurs, de la presse dite de Gutenberg aux presses à « deux coups » (deux passages) puis à « un coup » (un seul passage), la mécanisation des machines à imprimer avec Koenig et Bauer pour le journal *The Times* de Londres et l'adaptation de la machine à vapeur puis de l'électricité au processus de production de l'imprimé. Le passage de la mécanique bois à la mécanique fer annonce le passage à la rotative et au papier en bobine et l'émergence des médias de masse issues d'une société de plus en plus lettrée, évolutive et démocratique.

En même temps, le passage des maîtres calligraphes, aux maîtres typographes, chez les « singes », annonce une association avec les « ours », les maîtres imprimeurs. La tradition américaine à la Benjamin-Franklin de « l'imprimeur journaliste » est connue pour cela. Le passage à la rotative va annoncer aussi le passage de la casse, à la Linotype, puis à la monotype avec la transition vers la photocomposition de première et de seconde

génération. Avec l'informatisation on assiste au passage à la troisième génération celle de la micro-informatique avec les infographes, les « maîtres de l'image-écran » d'aujourd'hui à l'ère de la « mécanique virtuelle », qui vont remplacer les typographes. Cette mécanique du 0 et du 1 remplace celle de la mécanique du bois et du fer (Le Ray, 2009, 2017) et permet le développement de la galaxie « Steve-Job » de l'ordinateur et du téléphone intelligent individuel mobile et convergent. Ce dernier annonce aussi un passage vers autre chose que nous commençons à peine à toucher du doigt, une autre dimension (Millière), une révolution du numérique du « tout en un » qui nous prépare à l'avènement d'une civilisation du numérique qui remplace celle de l'imprimé.

Grâce à Internet et à la révolution numérique, on remet l'homme dans les conditions de l'oralité où chacun peut communiquer directement en devenant son propre média et être en quelque sorte un journaliste citoyen, alors qu'avant, cette activité était associée aux maîtres de l'écriture (calligraphes) et aux maîtres imprimeurs. Une élite qui avait le droit de porter l'épée comme tout bon aristocrate de la classe ouvrière. On semble ainsi revenir aux sources de la diffusion traditionnelle de transfert de l'information dans le champ de la communication directe grâce à la parole, par l'intermédiaire de chaque individu ordinaire (George Orwell, 1949) et de l'oralité au cœur de la conversation (Katz, E.; Maigret, É; Dayan, D. (1993) sur l'héritage de Gabriel Tarde). On sort l'individu de l'unique écriture, tout en restant dans le champ de la communication indirecte née justement avec l'écriture pour sortir de l'oralité qui monopolisait toute notre mémoire. Il retourne au premier média naturel chez l'homme, qui est « la parole » dans le contexte d'une communication directe d'avant l'écriture. On retrouve ce phénomène avec Skype, Facebook, Zoom, ce qu'on nomme les médias sociaux. Chacun, chaque citoyen, apporte de l'information et la diffuse dans les médias émergents. On peut comparer ainsi cette période contemporaine à celle de Nathaniel Butter en Angleterre, qui, en 1622, publie le premier hebdomadaire de quatre pages, ou encore en France, avec Théophraste Renaudot, qui publie le premier numéro de sa *Gazette* le 30 mai 1631. Nathaniel Butter comme Renaudot ne sont pas journalistes, et pour cause, ce métier n'existe pas encore. Ils ou elles viennent de l'inventer. Ce sont de simples citoyens, médecins pour le second. Ils prennent l'initiative de publier leur propre journal grâce à la nouvelle technologie de



l'époque : la typographie. Elle fut inventée là aussi par un homme étranger aux métiers de l'imprimerie, une technique d'impression qui nous vient d'Asie : Gutenberg. Il va, par son invention, permettre le remplacement de la calligraphie et des maîtres de l'écriture par les maîtres imprimeurs qui à leur tour vont permettre l'émergence des métiers de l'édition, du journalisme et des « maîtres de l'image-écran ».

### **Entre société industrielle et société post-industrielle, entre copiage, complémentarité et remplacement, le temps des crises !**

Dans le livre d'Ivan Chupin, on y présente l'apparition des écoles professionnelles, en France, à partir de la création du Centre de formation des journalistes, le développement des écoles privées et des formations universitaires dans les années 1960. Puis, en même temps que se développent Internet et le monde post-industriel se développe un autre rapport à la formation et à la production de l'information, et à sa diffusion. Vient « le temps des crises (Chupin, p. 151) ». Crise de croissance, avec l'apparition de nouvelles écoles de journalisme, crise de la concurrence entre les 14 écoles reconnues par la profession et la centaine d'écoles non reconnues (privées comme publiques, écoles comme universités). Crise du rapport de la presse du quatrième pouvoir avec celle du cinquième pouvoir, celle des citoyens ordinaires. Crise du rapport à l'État par rapport à son intervention dans le monde de la presse par l'intermédiaire des subventions aux médias traditionnels du quatrième pouvoir et de ses écoles. Crise aussi du rapport aux syndicats subventionnés et à leur place aujourd'hui alors qu'ils sont nés de l'imprimerie avec l'aide des typographes qui symbolisent cet enracinement du social avec l'Ancien Monde industriel. Les modèles de formation attachés à l'ère industrielle sont remis en cause et il apparaît de nouvelles formes de formations attachées à l'ère post-industrielle, où la production de contenu est le fruit d'une collaboration avec des lecteurs/auteurs citoyens ou auditeurs, voire des téléspectateurs. C'est enfin la crise technologique autour de la révolution numérique à l'ère d'Internet, du « téléordinateur » (Gilder, 1989), de l'intelligence artificielle, de l'ordinateur quantique, de la fibre optique et des téléphones et tablettes intelligents. Ces technologies ont un impact sur la pratique du journalisme et la formation, mais aussi sur la façon de s'informer.

Le professeur Patrick White et Nicolas St-Germain, étudiant à la maîtrise en communication de l'UQAM, ont présenté récemment leur projet de recherche, dans le cadre du 88<sup>e</sup> congrès de l'ACFAS, sur « Les impacts de l'IA sur les pratiques journalistiques au Canada ». Un compte rendu a été présenté par Patrick White et publié dans le magazine numérique spécialisé Cscience. L'usage de cette technologie varie selon le média explique Patrick White. Sur les 13 médias contactés, 9 sur 13 ont demandé à rester anonymes. Outre le *Globe and Mail* et *La Presse canadienne - The Canadian Press*, qui a une utilisation poussée, six autres répondants en font un usage limité. Plus du tiers des médias sondés n'utilisent pas pour l'instant l'IA comme le quotidien *Métro*, propriété de *Métro Média*, qui ne compte pas en faire usage dans les cinq prochaines années. Les moyens financiers ainsi que la portée du média jouent un rôle dans l'intégration ou non de cette technologie. Les tendances observées, même à l'étranger, confirment que les médias les plus riches sont souvent ceux pouvant se permettre d'intégrer ce type d'outils étant donné leur capacité à absorber les risques économiques. Ici, c'est la presse anglophone qui semble la plus active avec le *Globe and Mail* qui utilise l'outil Sophi. Patrick White constate une disparité dans l'usage de l'IA dans les salles de rédaction au Québec et au Canada anglais (Dansereau, 2021). L'IA progresse aussi plus rapidement à l'étranger qu'ici au Québec ou au Canada, notamment dans les sphères de la recherche, de l'analyse d'information, de la production de nouvelles, dans l'archivage des nouvelles et la diffusion optimale des contenus en ligne.

D'après la journaliste du magazine numérique CScience (Dansereau, 2021) qui rend compte de la communication de Nicolas St-Germain dans le cadre du 88<sup>e</sup> congrès de l'ACFAS, cet outil optimise automatiquement 99% des pages Web, toutes les 10 minutes et choisit la nouvelle qui sera placée en évidence pour personnaliser l'expérience du lecteur. Elle intervient aussi dans la maquette du journal imprimé et décide si l'article sera réservé au mur payant ou non. *Le Globe and Mail*, le plus actif, dit avoir gagné 40% d'affluence sur son site Internet et connu une hausse de 10% des abonnements. La Presse canadienne (PC) utilise de son côté l'outil ULTRAD pour la traduction automatique des dépêches de l'anglais vers le français. Les autres répondants de l'étude n'utilisent que des outils de monitoring intelligents comme CrowdTangle et DataMinr pour suivre les

tendances et recevoir des alertes, des robots conversationnels (« chatbots ») ou des outils de personnalisation afin de suggérer des articles à partir du profil du lecteur.

Patrick White précise que, dans son étude, il a pu constater des usages multiples de l'IA qui pourraient libérer certains journalistes « afin de réaliser davantage de contenu à haute valeur ajoutée : optimiser la rentabilité de leurs contenus produits en ligne, automatiser la page d'accueil d'un média, détecter de fausses nouvelles, recommander des contenus intemporels ou d'archives personnalisées au lecteur, automatiser de nouvelles routinières (sports, finances ou autres), transcrire de l'audio et de la vidéo en quelques secondes, etc. ». Toujours d'après l'étude, un second constat permet d'expliquer que les répondants possèdent une connaissance de base au sujet des outils liés à l'IA ainsi que leur champ d'applicabilité, « mais qu'ils ne possèdent pas l'expertise pour concevoir les outils ». Pour résumer, le manque d'expertise, le manque de temps et le manque d'intérêt expliquent que la plupart des répondants ne veulent pas pour l'instant de l'IA. Patrick White pense que les médias sondés sont conscients des avantages que peut leur apporter cette technologie, « surtout quant à l'économie de temps, mais en même temps, elle semble encore perçue par certains comme n'ayant pas d'avantages pour eux, surtout pour des raisons économiques », car la plupart des médias et des journaux sont en mode survie comme on a pu le voir avec la fermeture brutale du Huffington Post Québec.

Patrick White précise que la technologie n'est pas là pour remplacer le travail des journalistes. Pourtant, on a pu constater en 2020 l'abolition de postes d'éditeurs au profit de robots-journalistes pour tous les éditeurs chez MSN Québec et MSN UK News. Est-ce une déclaration de principe plutôt qu'un compte rendu fidèle de la réalité de ce métier confronté à une transformation radicale depuis plusieurs années pour ne pas dire à sa disparition ? Les solutions proposées comme les enquêtes, les journalistes de solutions, de données ou la production d'infolettres spécialisées et de longs balados sont-ils des fonctions propres aux journalistes ? D'ici 5 ans, souligne M. St-Germain, l'IA ne pourra pas faire plus de 12% de l'ensemble des tâches journalistiques. Alors ces nouveaux mots comme le robot, le programme informatique ou bien ceux associés aux outils liés à Internet et à l'IA, n'annoncent-ils pas la venue d'un nouveau système technique, d'un

nouveau modèle d'information et de nouveaux métiers avec de nouveaux noms qui vont remplacer l'ancien système technique associé au journalisme et aux journalistes ? « Il y aura un déplacement de la main-d'œuvre vers des emplois de journaliste à forte valeur ajoutée. Les emplois, les rôles et les tâches évolueront. Le travail humain sera mélangé à celui des algorithmes. Il faudra s'adapter aux capacités de l'IA et à ses limites. Les journalistes devront être formés pour concevoir, mettre à jour, peaufiner, valider, corriger, superviser et maintenir ces systèmes » (Dansereau, 2021). Mais est-ce encore du journalisme ? La résistance que l'on constate dans la volonté d'investir ou pas dans cette technologie de l'IA montre qu'il y a une limite, un goulet d'étranglement que les professionnels actuels de l'information ne veulent pas franchir. Vouloir justifier cette situation uniquement par des raisons économiques, par manque de culture historique, qui contribueraient à creuser les inégalités entre les médias fortunés et les moins nantis, n'est pas reconnaître que d'aller plus loin sur la voie de l'IA ce serait changer de métier, changer d'univers et de dimensions comme l'explique Guy Millière dans son livre sur *la septième dimension* (2009).

On retrouve au XIX<sup>e</sup> siècle le même discours, cette même résistance avec les mêmes justifications, quand il a fallu adopter ou non la rotative comme moyen de production. On passait d'une production limitée à une production de masse avec une accélération et un changement de toute la chaîne des industries graphiques, de la typographie à la presse jusqu'à la diffusion et la distribution de l'imprimé. De même, des conflits, de la résistance, voire de l'opposition, vont apparaître à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, entre les typographes et les informaticiens quand ces derniers vont remplacer les premiers pour devenir infographes.

Un monde hiérarchique vertical avec un centre et des périphéries, « j'imprime et je diffuse », se fait remplacer par un monde hétérarchique plus horizontal avec des relations plus complémentaires « je diffuse et j'imprime » grâce à Internet. La troisième étape est la gestion du flux numérique constant ou l'on n'imprime plus. Dans ce processus, chacun devient son propre média et devient en même temps le centre de production et la périphérie de cette même production d'information. La personne peut

ainsi émettre de l'information tout en pouvant en recevoir. Ce qui était réservé aux pouvoirs de médiation des métiers officiels, comme les imprimeurs, les journalistes, les patrons de presse, les éditeurs, les enseignants, issus des révolutions industrielles, celles du Moyen Âge et celles du XIX<sup>e</sup> siècle, est rejeté avec la révolution numérique d'aujourd'hui. La démocratisation de ce pouvoir de médiation associée à la révolution technologique post-industrielle du numérique et d'Internet permet aux gens ordinaires de devenir leur propre entrepreneur de l'information et de jouer au journaliste sur Facebook ou Twitter sans avoir suivi de formation dans les écoles de la profession attachées au monde industriel ni détenir une carte de presse. On retourne en quelque sorte au début de l'apparition du journalisme, ce « nouveau métier », quand on apprenait sur « le tas » comme dans les médias sociaux aujourd'hui.

Le décalage et la rupture sont là, à notre sens. D'un côté, on a inventé une façon de recueillir de l'information propre aux périodes du Moyen Âge puis du XVIII<sup>e</sup> siècle, et enfin jusqu'aux années 1960, vers le milieu et la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Des organisations syndicales se sont développées, un langage, des habitudes, des règles, une éthique (Marc-François Bernier, 2014), des méthodes de travail. Mais ils ne sont plus du tout adaptés à la production de l'information d'aujourd'hui à partir des médias émergents numériques, d'Internet et des technologies numériques mobiles. Par ailleurs, nous utilisons de plus en plus quotidiennement l'intelligence artificielle, confrontés que nous sommes à une masse d'informations et de données de plus en plus importante. Si, au XIX<sup>e</sup> siècle, nous étions à peine un milliard d'individus sur Terre, nous dépassons aujourd'hui les sept milliards, en à peine 100 ans. Ceci explique cela !

**L'information plutôt qu'une opinion ! Du contenu de qualité plutôt que du contenu médiocre ou des « fakes-news » !**

On accuse l'information venant des médias émergents de ne produire que des « fake news », alors que le problème des fausses informations est vieux comme l'histoire de la presse et de la communication. On trouvait le même discours avec l'apparition de la presse populaire au XIX<sup>e</sup> siècle, celle de la seconde révolution industrielle. Elle remonte plus loin encore à l'Empire romain et aux Grecs, voire à la civilisation égyptienne ou à la

Préhistoire (Louis-René Nougier, 1988). Donc, bien plus loin que l'apparition du journal, le support d'information d'où provient le mot journaliste, un nom professionnel associé au support de diffusion de l'information, à un métier qui émerge avec la disparition de la figure de « l'écrivain journaliste » au moment de l'affaire Dreyfus (Marie-Françoise Melmou-Montaubin, 2003) à partir d'un « savoir-faire technico-pratique » pour devenir une « discipline », donc une science. Une prétention qui va causer sa perte, comme dans toute science humaine qui n'est pas une science exacte, comme dans la médecine ou la conquête spatiale, par exemple.

Le journalisme n'est cependant pas seulement relié à un support. Car même dans le numérique, Internet ou l'infonuagique, l'enjeu de la qualité du contenu de l'information reste le même. Le rapport à la vérité, au savoir et à la connaissance reste le même comme on le voit en France avec Médiapart qui a choisi le modèle du payant dans le tout numérique sans subventions et de revenir au journalisme d'enquêtes et d'investigations. Ce qui cause la perte de crédibilité des journalistes, et des médias en général, est l'importance accordée au message moral, à une idéologie. Au lieu de se concentrer sur les faits et l'information, on diffuse une opinion, des croyances, notre sentiment, les hypothèses et non les faits de l'information. Le journaliste apparaît ainsi plus comme un militant que comme un médiateur d'informations.

La genèse du journalisme à la française est donc le passage, la coexistence, mais aussi les conflits entre un « journalisme de doctrine ou d'opinion » attaché à une tradition française d'un journalisme qui associe politique et littérature (Ferenczi, T. 1993, p. 12) et un « journalisme d'information » qui nous vient des coutumes propres à la presse anglaise et américaine (Ferenczi, T. 1993 pp. 14 -16) qu'on tente dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle d'acclimater dans la presse française jusqu'à nos jours (voir l'histoire du *Petit Journal* (1863) qui prend exemple sur le *Times* de Londres et l'histoire de *l'Express* à ce sujet qui va s'inspirer de la presse américaine dans les années 1970). La genèse du journalisme contemporain apparaît ainsi paradoxalement en France plutôt comme celle d'une combinaison originale, entre une presse d'information et une presse d'opinion, sous forme d'une résistance à la toute-puissance de l'information face à ce qui est perçu

comme une « américanisation » de la profession. Une situation que l'on retrouve au Québec, pris dans une double tradition anglaise et française.

Cependant, que le support soit analogique avec le papier, ou numérique à travers l'écran, le support mobile ou sédentaire, la tablette, l'ordinateur, le téléphone ou la liseuse, le rapport au contenu, sa qualité, sa pertinence reste le pilier d'une bonne ou d'une mauvaise information. D'un bon ou d'un mauvais journalisme. On reste donc dépendant de ce contenu pour savoir si l'on satisfait aux exigences démocratiques d'avoir répondu au « droit de savoir » et « d'être informé » (Edwy Plenel, 2013) des citoyens dans une véritable démocratie qui valorise une réelle liberté d'expression limitée par le seul pouvoir judiciaire. Que l'on soit effectivement dans le quatrième pouvoir, associé à l'ère industrielle, ou dans le cinquième pouvoir, associé à l'ère post-industrielle, les limitations de cette liberté d'expression du pouvoir médiatique ne devraient l'être que par le seul pouvoir judiciaire légitime, un pouvoir qui vient en résonance avec le pouvoir exécutif et législatif. Malheureusement, ce n'est souvent pas le cas, car le pouvoir médiatique se prend pour le pouvoir judiciaire trop souvent.

### **Le retour de l'État et du monopole professionnel**

La déréglementation associée à cette crise des supports de communication entraîne de nouvelles règles pour la formation des journalistes même si, comme on l'a vu parfois, cela n'assure pas la qualité du contenu, espérée, demandée, attendue, car l'intention non objective et l'absence de neutralité politique ne sont pas là. Le cas du CFPJ ou du CFJ (François Ruffin, 2003) est exemplaire, mais également la concurrence des formations, avec l'intervention de l'État en perspective, notamment à travers les subventions à la presse depuis 1945 et aux écoles de journalisme lors de la crise financière des années 1990. Mais également l'intervention du monde des affaires et de l'argent, qui s'impose partout où l'information (James Gleick, 2011) est reine, et pas seulement en démocratie. La révolution numérique et d'Internet, avec le passage de la société industrielle vers la société post-industrielle, a un coût. « Le renforcement de la technicité des formations (informatisation et essor de l'audiovisuel) conduit les écoles à

engager de grandes politiques d'investissement pour pouvoir rester dans la concurrence. » (Chupin, p.22 et p 167)

C'est la faiblesse de ce livre de ne pas insister davantage sur cette révolution technologique du numérique qui impose le renforcement de cette technicité des formations et ces investissements financiers. Cette révolution rend accessible cette pratique ou cette activité à tous, aux gens ordinaires où chacun devient son propre média, le cinquième pouvoir, et remet en cause l'existence même de l'ensemble des institutions de formation et plus largement la place du métier de journaliste aujourd'hui et sa corporation, comme fondement du quatrième pouvoir. Cela explique aussi ce retour inquiétant de l'État alors que « la profession journalistique a toujours entretenu une distance vis-à-vis de tous types de régulations extérieures au corps » (p. 296).

Plusieurs ouvrages bien connus ont traité de cet aspect, dans *une presse sans Gutenberg* ou bien dans *la fin des journaux et l'avenir de l'information* ou *La presse sur tablette. Les journaux et magazines de demain ? Réussir sa publication numérique* ou *le journal sans journalistes ou le cinquième pouvoir des gens ordinaires*. On ne voit aucune de ces publications dans la bibliographie, alors qu'il y a un impact du numérique sur la formation des journalistes et leur identité. L'investissement en locaux et en matériel coûte cher et nécessite un « retour de l'État » pour aider cette mise à jour, cette restructuration nécessaire de l'industrie avec une tentative de reprise en main des professionnels par « la profession ». Elle fut plus rapide en Amérique, car il y a moins d'intervention de l'État, et la restructuration, le passage au numérique et à une presse en ligne, fut plus radicale. Mais cette intervention de l'État, avec la complicité des professionnels, est faite en vain, car on ne fait que prendre du retard sur une restructuration nécessaire qui devrait suivre l'évolution naturelle du marché de l'information. Il ne s'agit en effet, pas simplement de changements technologiques, mais d'un changement de civilisation. Ce changement de la civilisation de l'imprimé vers celle du numérique provoque l'émergence d'une nouvelle régulation par la profession avec une tentative de maintenir un monopole inutile en réaction. On peut interpréter cette réaction comme une résistance. Cette crispation corporatiste apparaît également en opposition à cette nouvelle façon de produire de



l'information en continu, une nouvelle forme de journalisme citoyen, un nouveau métier donc, avec l'émergence de nouvelles écoles et de nouvelles façons de former un journalisme polyvalent, notamment avec le multiplateforme. C'est le journaliste numérique ! (Antheaume, 2016) qui doit maîtriser différentes formes de production d'informations. C'est l'apparition des journalismes (Bernier, M-F, mars 2021). On y associe texte, image, son, vidéo, hypertexte, avec une diffusion immédiatement mondiale, même si l'enjeu est souvent local. Un contexte et une réalité que McLuhan a définis comme étant l'expression d'un « village global » qui se passe dans notre quartier, près de chez nous, tout en étant accessible au niveau mondial. Une révolution technologique accompagnée par une révolution sociale. « À chaque révolution de société correspond une révolution de support de communication » (Michel Serres, 2012)

L'ouvrage contribue aux sciences sociales à plusieurs niveaux, nous explique Chupin dans l'univers franco-français. Sur le plan de la sociologie des professions en perspective avec une sociologie des relations professionnelles, afin d'aborder l'angle de la profession journalistique par la formation. Une sociologie des élites intellectuelles qui explique comment la création et la formation du métier de journaliste se sont retrouvées prises dans des conflits majeurs de l'histoire politique française. Une élite très politisée avec une évolution vers une éthique de la neutralité que l'on recherche encore aujourd'hui (Pierre Péan, Philippe Cohen, 2003). Une étude comparée avec la tradition anglo-saxonne et/ou germanique aurait été la bienvenue. Chupin contribue aux sciences sociales en présentant les politiques publiques de l'enseignement supérieur avec l'emprise ou la collaboration (suivant le regard que l'on porte sur cette relation) du monde économique sous couvert de « professionnalisation ». L'économie de l'information avance plus vite que l'évolution de l'univers des écoles et des universités, ce qui explique l'abandon de ces institutions privées ou publiques par leur profession. « Certains patrons de presse (...) rompent avec une tendance à l'autorégulation (...) et une gestion paritaire des formations (Chupin, p 22) ». Cela explique la recherche d'une aide financière auprès de l'État pour remplacer les acteurs professionnels qui sont déjà, par nécessité, ailleurs, avec le flux numérique. Cette association ne fait que ralentir ou renforcer une fin inéluctable des anciens modèles de formation, qui ne sont plus adaptés à

la nouvelle réalité de l'information en ligne d'une presse « Pure-player ». On présente également une sociologie des sciences et des disciplines avec les enjeux de pouvoir en perspective notamment due à la proximité du journalisme avec le monde politique. « C'est parce qu'il était un outil politique au service d'élite en lutte qu'il a pu prendre toute sa place dans les écoles dès 1899. »

Au final, on veut limiter le lecteur à un simple rôle de consommateur d'information. Alors que comme en politique, il veut que sa voix compte et que les informations répondent à son besoin d'être informé en vérité et non d'être éduqué à une morale ou une idéologie. Il devient exigeant, mais également autant client, donc consommateur d'informations, que producteur d'informations en devenant son propre média (« *individual is the message* ») (Le Ray, 2017). Le contenu est devenu ainsi un enjeu pour tout le monde, la responsabilité de tout le monde et de chaque individu. Chacun participe à la production d'une information de qualité ou à une information médiocre. Chacun donc participe aussi à la réalisation d'une formation de qualité ou à une formation médiocre. Comme on dit souvent, il n'y a pas de responsabilité sans liberté ni de liberté sans responsabilité. Il n'y a donc pas d'information de qualité sans volonté d'avoir une information de qualité. C'est la même chose pour la formation, car « la société mérite les médias qu'elle est » (Francis Balle, 2011) de même « elle mérite les écoles ou les instituts de formation que sont ses médias et cette société. » Ces écoles ou ces universités forment les producteurs d'informations même si une grande partie sort encore de l'apprentissage « sur le tas » surtout à l'ère post-industrielle. Dans l'intérêt de chacun d'entre nous, pour être bien informés, restons vigilants en maintenant une vraie liberté d'expression, d'opinion et d'information. Elle garantit une vraie diversité de point de vue avec une vraie pluralité médiatique, que les médias soient traditionnels ou numériques. C'est à notre sens la seule garantie, au final, de produire une information de qualité et, par prolongation, d'avoir une formation de qualité. Le métier de journaliste, et le journalisme disparaissent avec l'ère industrielle. Une nouvelle ère post-industrielle s'impose avec une nouvelle façon de s'informer et d'informer et avec une nouvelle façon aussi de se former et d'être éduqué aux médias numériques. Il en va de l'avenir du « citoyen numérique », de son « identité numérique » au sein de notre nouvelle

civilisation du numérique issue de notre civilisation occidentale qui renforce, mais aussi affaiblit en même temps les libertés démocratiques individuelles.

## **Bibliographie**

Albert Pierre. (1984). Le Journal des connaissances utiles de Girardin (1831-1836...) ou la première réussite de la presse à bon marché. In: Revue du Nord, tome 66, n°261-262, avril-septembre 1984. Liber Americum. Mélanges offerts à Louis Trenard. pp. 733-744.

Antheaume, A. (2016). Le journalisme numérique. Paris : Éditions Presses de Sciences Po.

Balle, F. (2011) Médias et Sociétés – Édition-Presses-Cinéma-Radio-Télévision-Internet. Paris : Éditions Montchrestien – 15<sup>e</sup> éd.

Baron, F. (2018). La séparation des pouvoirs. Vie publique, au cœur du débat public. <https://www.vie-publique.fr/parole-dexpert/270289-la-separation-des-pouvoirs>

Bernier, M-F. (2021). Les journalismes. Québec : Éditions Les Presses de l'Université Laval

Bernier, M-F. (2014). Éthique et déontologie du journalisme. Québec : Éditions Presses de l'Université Laval. 3<sup>e</sup> édition

Bolter, J.D; Grusin, R. (1999). Remediation. Understanding New Media. Cambridge: Éditions The MIT Press.

Chupin, I. (2018). Les écoles du journalisme. Les enjeux de la scolarisation d'une profession (1899-2018). Rennes : Éditions Presses universitaires de Rennes.

Dansereau, N. (2021-05-03). Les médias sortiront-ils la tête de l'eau grâce à la techno ? [cscience.ca](https://www.cscience.ca), <https://www.cscience.ca/2021/05/03/les-medias-sortiront-ils-la-tete-de-l-eau-grace-a-la-techno/>

Ferenczi, T. (1993). L'invention du journalisme en France. Paris : Éditions omnibus.

Gilles, B. (1978). Histoire des techniques : Technique et civilisations, technique et sciences. Paris : Éditions Gallimard, collection La Pleïade.

Gill, Kathy. (2021)., "What Is the Fourth Estate?" ThoughtCo, Feb. 16. <https://www.thoughtco.com/what-is-the-fourth-estate-3368058>

Gilder, G. (1989). Microcosm, The Quantum Revolution in Economics and Technology: Simon & Shuster, New York, trad. Fr. Interéditions, 1991.

Gleik, J. (2015). L'information : l'histoire, la théorie, le déluge. Paris : Éditions Cassini pour la version française.

Katz, E.; Maigret, É; Dayan, D. (1993). L'héritage de Gabriel Tarde. Un paradigme pour la recherche sur l'opinion et la communication. *Hermès*, volume 11-12, pages 265 à 274. Paris : Éditions C.N.R.S. <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-1993-1-page-265.htm>

Le Ray, E. (2017). *Le journal sans journalistes ou le cinquième pouvoir des gens ordinaires. « People is the message »*. Les gens sont le message ! Entre copiage, complémentarité et remplacement. Montréal : Éditions Libertés numériques

Le Ray, E. (2009). *Marinoni. Le fondateur de la presse moderne. (1823-1904)*. Paris : Éditions L'Harmattan.

Melmoux-Montauban, M-F. (2003). *L'écrivain-journaliste au XIX siècle : un mutant des lettres*. Saint-Étienne : Éditions des Cahiers intempestifs, collection Lieux littéraire.

Millière, G. (2009). *La septième dimension. Le nouveau visage du monde* : Paris, les éditions Cheminements, collection l'à part de l'esprit.

Millière, G (1994). *L'information dans l'ère post-industrielle*. MEI « Médias et information », no 2, pp. 75-80.

Mollier, J-Y. (2001). *La lecture et ses publics à l'époque contemporaine. Essais d'histoire culturelle*. Paris : Éditions Presses universitaires de France.

Monjour, S. (2018). *Mythologies postphotographiques. L'invention littéraire de l'image numérique*. Montréal : Éditions Les Presses de l'Université de Montréal.

Nougier, L-R. (1988). *L'essor de la communication, Colporteurs, graphistes et locuteurs*. Paris : Éditions Lieu communes.

Orwell, G. (1949). *1984, Nineteen Eighty-Four*. Londres: Éditions Secker and Warburg.

Péan, P.; Cohen, P. (2003). *La Face cachée du Monde : du contre-pouvoir aux abus de pouvoir*. Paris : Éditions mille et une nuits.

Plenel, E. (2013). *Le droit de savoir*. Paris : Éditions Don Quichotte.

Postman, N. (2010). *Se distraire à en mourir*. (1<sup>re</sup> édition EN, 1985). Paris : Éditions Fayard/ Pluriel pour l'édition en français.

Revel, J-F. (1988). *La connaissance inutile*. Paris : Éditions Grasset.

Roucaute, Y. (1991). *Splendeurs et misères des journalistes*. Paris : Éditions Calmann-Lévy.

Ruffin, F. (2003). *Les petits soldats du journalisme*. Paris : Éditions Les Arènes.

Safire, William. (1982) "The One-Man Fourth Estate." *The New York Times*, The New York Times.

Serres, M. (2012). *Petite Poucette*. Paris : Éditions Le Pommier.

Swift, Art. “Americans' Trust in Mass Media Sinks to New Low.” *Gallup.com*, Gallup

White, P. (2021-05-03). Recherche: Les médias sondés sur leur utilisation de l'IA  
<https://lesecrans.ca/ia-recherche-uqam-patrick-white/>